

FOLKART, Barbara (1991) : *Le conflit des énonciations — Traduction et discours rapporté*, Montréal, Les Éditions Balzac, 481 p.

Alexis Nouss

Volume 38, numéro 2, juin 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003749ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003749ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nouss, A. (1993). Compte rendu de [FOLKART, Barbara (1991) : *Le conflit des énonciations — Traduction et discours rapporté*, Montréal, Les Éditions Balzac, 481 p.] *Meta*, 38(2), 361–364. <https://doi.org/10.7202/003749ar>

■ FOLKART, Barbara (1991): *Le conflit des énonciations — Traduction et discours rapporté*, Montréal, Les Éditions Balzac, 481 p.

«On ne traduit pas le sens, on ne traduit pas la forme.» Soit. Ou encore : «On ne traduit pas que le sens, on ne traduit pas que la forme.» D'accord. Énoncés familiers du discours et de l'enseignement de la traduction qui ne peuvent qu'attirer un véhément : «Mais alors, on traduit quoi ?» L'aporie dénoncée, le traductologue se rabattra souvent sur des théories encore bipolaires qu'il présentera de manière soigneusement partielle (le formalisme contre la dynamique, les sourciers contre les ciblistes, etc.). Un des grands mérites de l'ouvrage de Barbara Folkart est d'abandonner cet habituel niveau de généralité pour se livrer à une véritable radiographie du processus traductionnel et interroger cet objet proprement langagier et textuel qui s'appelle traduction. Ce faisant, contre les mythes de la fidélité et de l'équivalence, elle plaide efficacement pour la non-transparence et la créativité d'une traduction — pour sa matérialité, son épaisseur, son opacité, selon ses termes — qui accorderaient à son produit une valeur autonome, qui en ferait un texte à part entière, brisant la malédiction de son statut inférieur, idéologiquement reconduit, de discours en discours, jusqu'à la traductologie contemporaine.

Avec rigueur et cohérence, l'approche adoptée s'attache à «cerner la spécificité de la traduction en tant qu'opération ré-énonciative» (p. 14) dans un cadre épistémologique empruntant essentiellement à la sémiotique et aux théories de l'énonciation et de la réception mais s'ouvrant également, sur ces bases, à des considérations de philosophie du langage. L'ouvrage ne se prête pas à une lecture facile et rapide : extrêmement minutieux dans sa méthode, ses développements et son lexique, puisant à une large bibliographie, il demande une attention soutenue, sinon de la patience, et une familiarité minimale avec

les théories prémentionnées. Mais cette exigence est garante et révélatrice d'une pensée authentique qu'une traductologie frileusement pragmatique refuse encore trop souvent. C'est en tout cas, dans le cadre théorique mentionné, un tour complet de la question qui est proposé en ces pages. De surcroît, une telle analyse des marques de l'énonciation traductionnelle, par la précision de ses découpages et l'abondance de ses exemples, se révèle précieuse au praticien de la traduction.

Le premier chapitre pose les prolégomènes de la démarche théorique de l'auteur en dégagant un modèle de l'énoncé comme sémiotique discursive. Refusant la seule bi-dimensionnalité des axes énonciatif et sémantique, ce modèle introduit la notion de syntagme représentant la «textualité», la «verbalité», la «matérialité sémiotique» par rapport au contenu propositionnel et à la marge. Appliqué à l'opération traduisante comme discours rapporteur — à partir d'un concept avancé par Brian Mossop — qui réarticule en un nouvel énoncé un «fragment» provenant d'un énoncé antérieur, ce schéma montre «l'intrication de l'énonciatif, du sémantique et du sémiotique [fondant] la réappropriation inscrite dans l'acte même de ré-énoncer» (p. 65). Le processus de traduction se marque alors par des déplacements inscrits sur les plans pragmatique et référentiel mais autant sinon plus au niveau sémiologique qui médiatise les contenus des deux précédentes dimensions, ce qui éclaire pertinemment la réalité du «travail» et du rôle subjectif du traducteur.

Les quatre parties suivantes sont consacrées plus exclusivement à l'opération de traduction traitée sous divers aspects. Le deuxième chapitre traite de la traduction considérée comme travail citationnel. L'auteur étudie d'abord plusieurs cas de citation où le segment cité devient totalement absorbé par l'énoncé le citant et applique ce «système citationnel qui produit comme plus-value la distorsion» (p. 100) à la traduction qui, elle aussi, affiche ce travail dans sa marge de ré-énonciation. Une série d'exemples empruntés à Joyce montrent les visées discursives du travail de la citation et cette création de valeurs prouve la nature tout à fait productrice et énonciatrice de la ré-énonciation. «Traduire, pas moins que citer, c'est aussi énoncer. Dès lors que la ré-énonciation traductionnelle "ajoute de la valeur", elle relève de l'énonciation.» (pp. 123-124). Cette plus-value est précisément ce qui fait de la traduction un réel travail marqué de décalages par rapport à l'instance d'énonciation, un «dire du traducteur», distanciation que Barbara Folkart indique par la notion de «conflit d'énonciations» apparaissant dans son titre.

Le troisième chapitre analyse les indices de ce «glissement énonciatif» dessinant une marge traductionnelle où se repèrent les «lieux qui manifestent *post factum*, de manière indirecte, détournée, surnoise, le débrayage-rembrayage qu'entraîne inéluctablement la traduction [...] à l'intérieur du système global formé par le texte-source, le texte-cible et leurs cadres d'énonciation respectifs» (pp. 129-130). Partant d'une description générale de l'«effet de traduction» que l'auteur identifie comme un phénomène régressif (de la forme aux formants) manifesté par des aspects linguistiques et stylistiques, elle étudie les ruptures qui s'introduisent dans le traitement des noms propres, les décalages sémiotiques (adjonction, suppression ou modification de segments métalinguistiques) puis pragmatiques (jeux sur la distance entre le texte et le cadre d'énonciation qui marquent les disparités culturelles), les modifications du rapport entre texte et hypersystème, ce dernier terme désignant l'ensemble des systèmes organisant les «corrélations entre pratiques langagières ou discursives et usagers, [...] entre le sémiotique et le pragmatique» (p. 169). Ces marqueurs du travail de ré-énonciation s'ordonnent finalement selon les deux grandes tendances en cours dans la pratique traductionnelle: le désir d'assimilation ou le respect de l'altérité. Le chapitre se clôt sur l'examen du «défaut de traduction» (selon l'expression d'Antoine Berman) dû aux «pressions exercées par le polysystème récepteur sur le traducteur» (p. 197) ou à un refus plus ou moins conscient, plus ou moins affirmé, de «l'Autre», et traite enfin du «surcroît traductionnel» qui permet

une lecture croisée nouvelle des textes de départ et d'arrivée. Tous ces indices façonnant la marge de ré-énonciation traductionnelle sont «autant de lieux où le texte d'arrivée, non transparent par rapport au texte de départ, s'épaissit, acquiert une consistance propre, se constitue autre (il y a donc une *altérité du texte d'arrivée*, une *altérité nécessaire* et sur laquelle il faut insister, face au dogme de la fidélité)» (p. 213).

Le quatrième chapitre reprend la considération de la traduction comme discours rapporté puisque tous deux obéissent aux règles de la ré-énonciation, transformation «qui conserve un noyau d'invariance» (p. 216), la différence jouant sur le type d'invariance. L'auteur commence par dresser une «typologie des opérations ré-énonciatives» à partir des interventions opérant sur la marge, la proposition et le syntagme, ce dernier étant le plus révélateur. Elle montre que les modèles du discours rapporté, discours direct ou indirect, ne sont pas aptes à rendre compte de l'opération de reprise traductionnelle pour poser «l'hypothèse que la traduction, au lieu de conserver uniquement le contenu propositionnel (le lien référentiel), comme le fait le discours indirect, ou le syntagme-substance, comme le fait le discours direct, constitue une remanifestation qui a la prétention de conserver, en même temps que le contenu propositionnel, non pas le syntagme tel qu'il se déploie en surface, mais sa sous-jacence, la macro-forme discursive, c'est-à-dire la constellation de formes sous-tendues à la manifestation discursive.» (p. 257) L'opération peut alors être ainsi décrite dans une articulation des plus pertinentes pour la pratique ou la pédagogie de la traduction : «[L]a remanifestation, loin d'être une réplique pure et simple, constitue un double travail (un dégagement herméneutique de la forme sous-jacente suivi d'une réactualisation de cette forme), dont chacune des étapes peut entraîner un décalage.» (p. 259) L'invariance prémentionnée est donc pour la traduction de nature discursive et opère au niveau du syntagme ; elle fait de la traduction un «discours direct traductionnel» dont les aspects sont clairement exposés. L'auteur étudie alors les divers processus de «récupération de l'infra-discursif», marquant la «matérialité du syntagme», son «grain» (selon sa belle image) au travers d'exemples de traduction-pratique et de traduction littérale pour enfin, après une comparaison des modèles de Berman et de Laugier, avancer que «même la traduction littérale doit composer avec la signifiante du texte, lier partie avec la traduction-pratique, sous peine de figer le syntagme dans une matérialité morte. La fascination du grain détruit la vérité que seule a des chances de capturer une approche transcendante de la matérialité du syntagme, une approche qui ne s'intéresse à cette matérialité que dans la mesure où elle est fouillée et retravaillée par la forme.» (p. 306)

Le dernier chapitre est sans doute celui qui sacrifie le plus à une inspiration spéculative qu'indique au demeurant la mention (citation ?) d'un vers d'Auden lui servant de titre. Là, l'auteur va d'abord montrer que «*ce à quoi le traducteur reste fidèle au prix de tant d'efforts [...] c'est, qu'il le veuille ou non, l'idée qu'il se fait du texte* » (p. 333). Cette fidélité implique, aux niveaux de la réception et de la remédiation, une série de filtres intervenant sur les aspects référentiels, pragmatiques et sémiologiques de l'énoncé, dus aux «incongruences» des codes et des systèmes de départ et d'arrivée, «distorsions-décalages» qui désignent la traduction comme un «être-à-part» (p. 341) et déterminent son «épaisseur» : «Le travail de la traduction se mesure par ce déplacement, qui est l'artefact de la double opération d'interprétation (réception active) et de production (remédiation, transformation en discours de la matière pré-discursive)» (p. 354). La traduction est opération de «dénaturalisation» (p. 358) qui pose la subjectivité du traducteur contre les mythes de l'absolu du texte et de la transparence de la traduction (p. 366 sq.). Tout choix de modalité de ré-énonciation, à tous les niveaux, prouve l'emprise de l'instance de ré-énonciation, son inscription dans l'énoncé, ce que Barbara Folkart exprime par la notion de «voix comme catégorie énonciative et sémiologique» (p. 387) : «[l]a voix du traducteur se dessine comme l'ensemble des lieux sémiologiques où celui-ci ne réussit (ni ne

saurait réussir) tout à fait à contrefaire la voix de l'auteur. Cette voix seconde qui est celle du traducteur est moins la projection d'un système sur le procès [...] qu'un ensemble hétéroclite de déviations.» (pp. 394-395). Le chapitre, et l'ouvrage, se termine sur de très belles pages consacrées à l'examen des trois modalités de réappropriation du texte par la subjectivité du traducteur : la «traduction mimétique», la «traduction-confiscation» et la «création traductionnelle», envisageant leurs finalités et leurs contradictions aux niveaux pragmatiques et idéologiques, et débouchant sur un manifeste pour une pratique de la traduction consciente et analytique affirmant «l'altérité du texte traduit» et «l'inscription du sujet (ré)énonciateur dans le texte qu'il traduit» (p. 437).

Il serait possible d'appliquer trois lectures critiques au dense matériau de cet ouvrage. La première, d'inspiration gadamerienne, s'étonnerait de la notion même de «conflit d'énonciations» telle qu'elle est développée par l'auteur. En effet, l'herméneutique pose une tension entre un texte et son interprétation pour y fonder une attitude dialogale propre à la réelle compréhension historique. C'est en ce sens que Paul Ricoeur a pu utiliser l'expression de «conflit des interprétations» dont il intitule l'un de ses livres. Et Barbara Folkart, de fait, prend largement en compte le travail de médiation et remédiation, son enjeu et ses limites, dans son analyse de l'opération traduisante. Les notions mêmes de «travail», de «production», de «faire producteur» (p. 357) qu'elle avance — en des termes rappelant parfois la pensée de Hannah Arendt sur l'action humaine — rejoignent les données de l'herméneutique. Mais son conflit semble relever d'un antagonisme entre textes de départ et d'arrivée, ce dont témoigne tout un vocabulaire marqué de négativité : perte, déviance, invraisemblance, authenticité ainsi que les considérations sur les limitations imposées par l'«incomplétude de nos connaissances» (p. 189) et «les préjugés esthétiques» (p. 201) ou sur la «singularité de l'événement énonciatif» (p. 363), par exemple. Ce lexique n'est pas innocent et mériterait d'être déconstruit. Ce que ferait évidemment une seconde lecture critique, d'inspiration derridienne cette fois, qui montrerait les représentations à l'œuvre dans une théorisation nourrie d'une phénoménologie de l'intention s'exprimant dans des notions telles que «vouloir-dire» et «vouloir-redire». Même si elles sont utilisées pour fonder l'autonomie du texte traduit, elles reconduisent une pensée du fondement et de la secondarité, une croyance en un «sens du texte», en une vérité dont la traduction, précisément, parce qu'elle est permanent passage des langues, des identités et des cultures, ruinerait la prétention. Une dernière lecture, fondée sur la pensée de Meschonnic, pourrait enfin reprocher à la tentative de Barbara Folkart de vouloir tant faire de la traduction un texte à part entière, un énoncé comme un autre (parce que la ré-énonciation est une énonciation), qu'elle en néglige — d'un point de vue philosophique car sémiologiquement elle l'énonce — l'importance de la considérer comme lieu d'un parcours entre deux instances énonciatrices et gardant la trace de ce rapport.

Mais ces lectures critiques ne font que souligner la richesse d'un ouvrage suscitant la réflexion et le commentaire. Le glossaire en fin de volume (d'une remarquable pertinence) illustre la visée générale de la démarche de Barbara Folkart qui est de montrer la complexité du processus traductionnel, la nécessaire conscience de «tout ce qui fait que le texte fait texte» (p. 436), face à une naïveté épistémologique devenue une redoutable nouvelle objection préjudicielle à la traductologie.

ALEXIS NOUSS
Université de Montréal, Montréal, Canada